



Anghélos Giallinas (1857-1939), gravure destinée à illustrer la nouvelle
« Le pappas Narkissos », in D. Bikélas, *Nouvelles grecques*, Paris, Firmin Didot, 1897, p. 198.

Dimitrios Bikélas (Ermoupolis, Syros, 1835 – Athènes, 1908), écrivain cosmopolite né cinq ans après l'indépendance, dont la vie se déroule entre son île natale, Constantinople, Odessa, Londres, Athènes et Paris, s'emploie à consolider la place de la Grèce au sein des nations européennes. D'abord par sa plume, comme le montrent ses principales œuvres, au rayonnement européen, que sont le récit d'apprentissage *Louki Laras* (1879), relecture pacifiste de la guerre d'indépendance à destination des jeunes lecteurs, et le récit de voyage *De Nicopolis à Olympie* (1884), cartographie des espaces grecs dans le contexte de la formation du territoire national. Ensuite par la diplomatie culturelle : président du Comité international olympique, il joue un rôle décisif pour que les premiers Jeux olympiques des temps modernes soient organisés à Athènes en 1896.

Premier texte de fiction de Bikélas, la nouvelle « Le conseil de la cloche » paraît en 1877 dans la nouvelle revue athénienne *Estia* [Foyer], appelée à devenir la plus importante revue littéraire grecque de la fin du XIX^e siècle. C'est en effet dans ses pages que six ans plus tard, en 1883, est lancé le concours de nouvelles qui fera la promotion du mouvement de l'éthographie : la nouvelle paysanne s'impose alors comme genre national et la peinture des mœurs, en particulier rurales, s'inscrit dans un projet à vocation souvent plus patriotique que littéraire. « Le conseil de la cloche », antérieure à l'éthographie, apparaît aujourd'hui dans toute sa modernité et bien éloignée d'une littérature programmatique. Composée à Paris au moment où Maupassant commence lui aussi à publier ses nouvelles, elle se caractérise par une grande économie de moyens : la narration stylisée, qui s'ouvre sur une très brève exposition et se concentre sur quatre épisodes essentiels, propose une progression dramatique rapide. Usant avec humour d'une écriture musicale, l'auteur évite en outre le rythme binaire induit par le dilemme initial au profit d'échos qui conduisent à une chute toute en nuances. Enfin, le récit, mené à la troisième personne, est structuré par deux dialogues et un monologue, qui viennent renforcer la théâtralité de la nouvelle.

Conçue pour être lue d'une traite puis relue à l'envi, cette première véritable *short story* grecque occupe une place à la fois singulière et mésestimée dans l'histoire de la littérature grecque : elle n'est en effet pas reprise dans le recueil de nouvelles que Bikélas réunit dix ans plus tard, en 1887, et elle reste aujourd'hui méconnue. La concision radicale de ce texte qui n'est à dessein pas ancré dans un cadre géographique précis, aurait certainement tranché avec le goût dominant de la génération des années 1880 pour la couleur locale, promue comme caractéristique durable de la prose néo-grecque tant en Grèce qu'à l'étranger.

Le conseil de la cloche

Il était une fois un jeune homme qui avait décidé de se marier. Mais pour soulager sa conscience, il voulut prendre conseil auprès d'un de ses amis, sage et expérimenté. Il alla donc le trouver.

— J'aime une fille et je la veux pour femme.

— Prends-la, répond son ami.

— Mais mes parents ne l'apprécient pas et je ne veux pas les contrarier.

— Ne la prends pas.

— Si je ne la prends pas, je serai malheureux toute ma vie.

— Prends-la.

— L'inconvénient est que nous sommes tous les deux pauvres et je ne sais pas comment je la ferai vivre si je la prends, car elle a été choyée.

— Alors ne la prends pas.

— Mais elle m'aime et je l'aime. Je travaillerai et nous vivrons.

— Prends-la.

— Mais si nous fondons une famille, qu'arrivera-t-il donc ? Comment la prendre sans avoir le sou ?

— Ne la prends pas.

— Elle est si belle et si bonne !

— Prends-la.

— Je crains la réprobation des gens si je la prends.

— Ne la prends pas.

— Prends-la ! Ne la prends pas !... Donne-moi un conseil digne de ce nom. Dis-moi, que ferais-tu, toi, à ma place ?

— Écoute, mon ami. Quel qu'il soit, mon conseil importe peu. Voici ce que je ferais à ta place. À l'heure où l'on sonne les vêpres, j'irais sur le parvis de l'église et je ferais ce que me dit la cloche.

- Mais la cloche ne parle pas.
— Elle parle à qui sait l'entendre. Vas-y, tu verras.

*

L'heure des vêpres, justement, approchait. Le jeune homme se dirige vers l'église. On se met à sonner l'office. Et ô miracle ! La cloche parle, en effet. Ding dong, prends-la, ding dong, prends-la, dong ding, prends-la, prends-la, prends-la !

Notre jeune homme s'en va tout de suite trouver la fiancée, il donne sa parole et quelques jours plus tard les noces sont célébrées.

Il va de soi que son ami aussi était invité, le marié lui exprimait son infinie gratitude pour le bon conseil prodigué. Il le voulait même pour témoin, mais celui-ci ne donna son assentiment en aucune manière.

Près d'un an plus tard, le marié rendit visite à son ami. Il était maussade et semblait abattu.

— C'est un bon conseil, dit-il, que tu m'as donné l'an dernier. Je t'ai écouté et je l'ai prise, si seulement je ne l'avais jamais rencontrée.

— Je regrette beaucoup de voir que tu as changé d'avis, mais pour ma part je ne t'ai certainement pas donné de conseil.

— Tu ne m'as pas conseillé de faire ce que me dirait la cloche ?

— Oui, c'est bien ce que je t'ai dit.

— Alors la cloche m'a dit de la prendre. Je l'ai prise et je me suis fait avoir.

— Je ne crois pas la cloche responsable. Tu ne l'auras pas bien entendue.

— Comment je ne l'ai pas entendue ? Elle me criait : prends-la, prends-la !

— J'en doute fort. Va bien l'écouter et ensuite reviens te plaindre.

*

Notre homme s'en alla chagriné ; il rentrait accablé chez lui. L'église était sur son chemin et l'heure des vêpres approchait. Il était certain d'avoir parfaitement entendu l'année passée la voix de la cloche lui dire :

« Prends-la. » Il voulut toutefois s'en assurer de nouveau, car le doute qu'avait exprimé son ami l'avait scandalisé.

On se met à sonner l'office. Ding ding!... Étrange! La cloche le dit clairement. Ne la prends pas, ding ding, ne la prends pas, non, non, ne la prends pas!

Le malheureux écoutait et songeait : n'avait-il en effet pas bien entendu l'année passée? Ou est-ce que l'an passé comme cette année la cloche ne disait rien d'autre que ce qu'il désirait lui-même?

— En quoi mon ami est-il responsable, se disait-il en partant. C'est moi qui suis sot d'avoir écouté l'an dernier le conseil de la cloche.

Alexandros Papadiamandis
Le derviche déchu



Nicolaos Gyzis (1842-1901),
Orientaux, crayon sur papier, 10,5 x 8 cm.

Alexandros Papadiamandis (Skiathos, 1851-1911) grandit dans son île natale et passe la majeure partie de son existence à Athènes où il vit pauvrement de sa plume, principalement comme traducteur du français et de l'anglais. Disséminée dans la presse quotidienne, son œuvre considérable (trois romans, quatre longues nouvelles, près de deux cents contes et nouvelles, sans compter les traductions) n'a pas été publiée en volume de son vivant ; les premiers livres paraissent après sa mort et ce n'est que dans la seconde moitié du xx^e siècle que sont réunies ses œuvres complètes. La réception de son œuvre n'en reste pas moins biaisée : d'une part, l'influence qu'exercent sur lui l'histoire et la littérature ecclésiastiques fait souvent écran à la modernité de ce prosateur, traducteur de Dostoïevski, de Maupassant et de Zola. D'autre part, si la peinture des mœurs insulaires auquel il se livre invite à rattacher son œuvre au mouvement de l'éthographie, les spécificités de son écriture ne sont guère mises en valeur.

La nouvelle «Le derviche déchu» est publiée dans le journal athénien *Acropolis* en 1896. Elle n'est reprise en volume qu'en 1954, dans les œuvres complètes de l'auteur. On en trouve la matrice dans l'article «Athènes, cité orientale», paru lui aussi en 1896, dans lequel l'auteur remet en question l'occidentalisation de la capitale grecque à l'occasion de l'organisation des Jeux olympiques. Loin des thématiques les plus communément associées à Papadiamandis, cette nouvelle suit l'errance d'un musicien musulman, comparé au Christ, dans une Athènes dont le narrateur, proche des petites gens, critique non sans ironie le fonctionnement institutionnel. Les différentes étapes du récit, mené à la troisième personne, sont scandées par un proverbe turc qui, comme un refrain, en condense la substance. Une place importante est en outre conférée au monologue intérieur du narrateur qui se livre à des jeux poétiques sur des mots provenant des langues orientales. En faisant corps avec la musique de ce personnage marginal, la narration parvient à lui redonner une dignité. Le lyrisme incantatoire qui singularise cette nouvelle à la limite du poème en prose doit beaucoup à la sensibilité musicale de l'écrivain qui était chantre et qui a écrit de nombreuses études sur la musique byzantine.

Le derviche déchu

Deux, trois, cinq, dix gouttes.

Semblables au pas monotone du marin de garde qui veille sur le pont. Il vogue sur des flots noirs et voit le ciel et la mer qui danse sauvagement, et, enveloppé dans sa capote, il fend d'un coup l'obscurité avec le rouge de sa cigarette qui se rallume et s'éteint.

Les coqs n'avaient pas encore chanté trois fois. Peut-être avaient-ils eu peur de la voix profonde, plaintive du vendeur de salep¹ qui s'était mis, à l'automne, en pleine nuit, à crier. C'était comme le croassement d'un rapace inconnu qui, égaré dans les airs, s'était introduit dans la ville en quête de proies à saisir.

— Chaud ! Il bout !...

Il bouillait, il bouillait en pleine nuit. Chaud le salep, plus chaud encore le lit. Seule la voix du vendeur de salep faisait peur aux coqs.

Il avait un peu plu, puis le temps s'était radouci. Des gouttes, des gouttes tombaient tout doucement, du chéneau à l'intérieur de la cour.

*

— Eh ! où trouver mieux, dans ce monde ?

L'exclamation retentit, dans le noir, de la bouche du vendeur de salep.

La fenêtre grinça, crac ! depuis la chambre basse qui donnait sur la rue. Un homme surgit, enveloppé dans un châle. Il tendit un grand verre au vendeur de salep, mais celui-ci tardait.

L'homme se pencha pour voir.

Une grande figure, avec un turban blanc, un manteau noir et une tunique colorée, se tenait devant le vendeur de salep.

— Où, dans ce monde ?

— *Bou dunia tchark filek...*

— *Achk olsoun...* murmura le vendeur de salep.

Il n'avait pas reconnu l'homme, mais l'habit. Tout autre l'aurait pris pour un fantôme. Mais lui ne se leurra pas. Il était de ces contrées-là.

*

Il était apparu. Quand ? Il y a des jours, il y a des semaines. D'où ? De Roumélie, d'Anatolie, de Stamboul. Comment ? Pour quelle raison ? Qui ?

Est-il derviche ? Était-il bektachi², hodja³, imam ? Était-il ouléma, lettré ? Grand, le teint mat, sympathique, doux, sauvage. Avec son turban, avec son zouboune⁴, avec son doulama⁵.

Était-il en faveur, en disgrâce ? Avait-il prospéré, avait-il déchu, s'était-il exilé ? *Bou dunia tchark filek*. Ce monde est une sphère qui tourne.

Ce soir-là une joyeuse bande l'avait invité. Sept ou huit amis inséparables. Ils aimaient la vie, la jeunesse. L'un d'eux faisait cuire du *youvetsi*⁶ tous les soirs. Les autres mangeaient.

Il organisait des loteries et gagnait dix ou quinze drachmes par jour. Qu'en ferait-il ? Il leur faisait cuire du *youvetsi* et les invitait. C'étaient des lotophages, dans tous les sens du terme.

Ils aimaient les chansons, les instruments de musique. Le derviche ne buvait pas de vin, il buvait du mastic⁷. Eux aussi étaient des derviches. Ils lui dirent de chanter. Il chanta. Ils lui dirent de jouer du naï⁸. Il en joua.

Ils n'aimèrent pas. Oh, ceci n'est pas un *amané*⁹.

Ce n'en était pas un, comme eux le connaissaient. Mais le derviche leur avait chanté le vrai *amané*.

*

Il revint au café. Le café face au Théséion. La taverne à côté du café. Tous deux en face de l'ancienne gare A.P.¹⁰ Au-delà du café, on creusait le tunnel, il était ouvert. À l'automne de cette année-là.

Le derviche était assis là et buvait du mastic, s'il se trouvait quelqu'un pour lui en offrir. Avec son turban, avec sa barbe grise bouclée, avec son tchibouk¹¹. Il avait plus de cinquante ans.

*

C'est là qu'il passait ses nuits depuis quelque temps. Sans toit, sans foyer, vagabond. Le petit café avait l'autorisation de rester ouvert toute la nuit.

Ils venaient des tripots, des théâtres, les clients. Ils venaient du marché aux légumes. Ils buvaient du rhum et de la sauge.

Le derviche jouait parfois du naï. Le gardien de la paix se divertissait. Il aimait écouter.

C'était un homme bon. Longtemps auparavant, quand il avait été nommé, il était plein de zèle.

Quand il voyait une bagarre, il courait tout de suite séparer les combattants. Un de ses vieux collègues le prit en pitié.

— Quand tu vois une bagarre, cours par la rue d'à côté, attends que soit passée la fureur et là seulement présente-toi.

Et il lui donna un autre conseil :

— Dans la bagarre, regarde toujours qui est le plus fort et garde-toi. Morigène le plus faible, donne-lui une gifle même, et rétablis l'ordre. C'est comme ça que tu vas t'en sortir.

Et encore :

— Chaque fois qu'un nouveau supérieur est nommé, le premier jour il est plein de sévérité. C'est pour en imposer. Le deuxième jour, il se refroidit, et le troisième jour, il se rend. Toi, plie-toi au patron et même fais du zèle, pendant ces trois jours.

Précieuses recommandations.

*

Ces jours-là, un nouveau policier avait été nommé.

Pour montrer son zèle, il ordonna la fermeture du café, cette nuit-là.

Le lendemain ou le surlendemain il l'autoriserait de nouveau à rester ouvert. Mais c'était tombé cette nuit-là, et ce fut une funeste nuit.

Le bon gardien de la paix se rappelait les conseils de son collègue. Il devait forcer le cafetier à fermer. Il ne permit pas au garçon de rester, voulant éviter qu'il ne se lève pour ouvrir à ceux qui allaient probablement frapper à la porte. Il ne permit pas au derviche, au sans foyer, à l'errant, de rester, sous prétexte qu'il jouait du naï, attirait du monde et ne laissait pas les voisins dormir. Le derviche avec son turban, avec son zouboune, avec son doulama, prit son tchibouk, son naï, et s'en alla.

Où irait-il ?

Il fit quelques pas sans but, autour du café.

Il y avait là-bas le tunnel. On le creusait, il était ouvert.

Il faisait froid, au cœur de la nuit. À une heure du matin.

L'agent de faction déambulait au-dessous du kiosque, recouvert de zinc, qui abritait les échoppes du coin.

Le derviche errant s'engouffra au fond du tunnel. Peut-être espérait-il s'y trouver plus à l'abri du vent.

Il s'assit, il s'adossa.

Il songeait à l'inconstance des choses humaines. *Achk olsoun tchiviriné*. Heureux celui qui sait le faire tourner, ce monde.

*

Un peu plus tard. L'agent, qui se promenait alentour, se demandait ce qu'était devenu le derviche, qu'il avait vu s'engouffrer dans le tunnel.

Où était-il ?

À cette question sans voix répondit une voix, un son, un air doux.

Le musulman étranger était gelé là où il était assis et tombait de sommeil. Pour se réchauffer, il sortit son naï et se mit à jouer l'air qui lui revint par hasard en mémoire.

Naï, naï, doux.

Naz, à une lettre du mot « coquetterie ¹² ».

Brise, ciel, chant onctueux, de miel, délicat, enivrant.

Naï, naï.

De deux petits points, il diffère du *Nai*, le Oui¹³ que dit le Christ.

Le *Nai* tranquille, humble, paisible, le *Nai* humain.

En bas, dans le fond, dans la fosse, dans le gouffre, comme le murmure d'un ruisseau dans son lit, une voix s'élevant des profondeurs, comme une essence, comme un souffle, comme un gaz, comme une vapeur, un thrène, une passion, une mélodie, venue sur le duvet d'une brise nocturne, un transport élevé, serein, amène, pur, chuchotant, aigu, grimpant dans les rafales, accordant les vents, saluant l'immensité, implorant l'infini, enfantin, innocent, ondoyant, une voix de vierge plaintive, un soupir d'oiseau en peine, aspirant au retour du printemps.

Les murs épais et les colonnes volumineuses du Théséion, le toit imposant, ne s'étonnèrent pas de cette voix, de ce chant. Ils se le rappelaient, ils le reconnaissaient. Ils l'avaient déjà entendu. Dans les siècles de servitude, dans les temps de gloire.

Cette musique-là n'était pas aussi barbare que sont censées l'être les tribus asiatiques. Elle avait une parenté étroite avec les antiques harmonies, phrygiennes et lydiennes.

*

Les heures avancées s'en furent, et c'était encore la nuit, la funeste nuit.

Elle étendait encore ses ténèbres, et le vendeur de salep criait pour vendre sa marchandise, et les coqs se recroquevillaient dans le poulailler. La petite fenêtre grinçait et le vendeur de salep poursuivait en turc son dialogue avec le derviche, le sans-abri, l'expatrié.

Depuis des heures déjà le chant mystérieux et doux s'était tu, le naï était tombé de sa main. Le ciel était nuageux, il s'était mis à pleuvoir, il plut quelques minutes, puis cela cessa. L'agent avait disparu. Engourdi, mouillé, refroidi, le derviche remonta dans le monde d'en haut.

Il prit une ruelle, juste devant le sanctuaire des Saints-Archanges. Une ruelle que la respectable commission avait appelée, en l'inscrivant sur une plaque, rue Lépéniotis.

Même Lépéniotis¹⁴ Cœur de lion, quoiqu'il nourrît une passion vengeresse suite au meurtre du grand héros, son frère, aurait compati si son esprit était par extraordinaire venu flâner là-bas, et s'il avait pu voir le malheureux derviche, chassé, exilé, sans foyer, frissonner le long de l'étroit passage, ramper entre deux lignes de vieilles constructions.

Le vendeur de salep aussi eut pitié de lui, et en guise d'aumône, il lui donna à boire un double salep, un demi-*koulouri*¹⁵ à y tremper, laissant le voisin au châle, qui avait quitté depuis peu son lit chaud, prendre froid à attendre à la petite fenêtre.

— Allez, vendeur de salep, que diantre...

— *Bou dunia...*

*

Ce matin-là, le derviche but du salep, il mangea même du koulouri. Toute la journée, il succombait au sommeil, où qu'il vînt à s'asseoir.

Les jours suivants, il passa encore la nuit dans le café nocturne, qu'avait traversé la funeste nuit. Il buvait du mastic et fumait sa pipe. De temps à autre, il jouait encore du naï.

Puis, quelques jours plus tard, il disparut et plus personne ne le vit. Est-il en vie, est-il mort, erre-t-il en d'autres lieux, a-t-il été rappelé d'exil, est-il retourné au pays ?

Nul ne le sait.

Peut-être, à l'heure qu'il est, a-t-il regagné la faveur du puissant Padichah, peut-être est-il un grand parmi les oulémas de Stamboul, peut-être excelle-t-il en imam dans quelque illustre mosquée.

Peut-être est-il favori du Calife, chef des oulémas, cheikh oul-Islam.

Bou dunia tchark filek.